continua : " J'aurais eu bien de la peine à me séparer de vous si vous aviez fait de la résistance ; mais puisque vous le voulez bien, je me retire et vous laisse entre les mains de Dieu... Adieu, mon fils. "

Quelle scène sublime ! et combien elle est supérieure à ce que l'on admire le plus dans les pièces de théâtre !

" C'était le lieu et le moment de donner à son fils un baiser pour dernière marque d'affection, dit don Claude Martin ; mais elle ne le fit pas, et il y avait dix ans qu'elle ne l'avait fait. " Voilà encore ce qui paraît inexplicable, ce qui semble même une espèce de barbarie dans une mère. Cesser d'embrasser son enfant à l'âge de deux ans ! J'avoue, dit don Claude, que je n'avais jamais compris moi-même cette conduite jusqu'au moment où elle m'en donna l'explication suivante : " Il y avait bien dix ans que je lui imposais le sacrifice de ne me faire aucune caresse, de même que je ne lui en faisais point de mon côté, quoique je l'aimasse beaucoup, afin que n'étant point habitué aux marques de tendresse et à la sensibilité des autres enfants, il éprouvât moins de peine quand le jour de la séparation serait venu. " Il en fut tout autrement, ajoute le fils, mais l'héroïque mortification de la mère n'en est pas moins admirable sans doute qu'imitable.

Cependant la résignation du jeune Martin ne dura pas longtemps ; excité par d'autres enfants qui se moquaient du consentement qu'il avait donné au départ de sa mère, il alla avec eux faire un horrible tapage à la porte du couvent, criant de toutes ses forces : Rendez-moi ma mère ! D'autres fois il entrait à l'église et passant sa tête par la grille ouverte pour la communion, il faisait entendre le même cri. On le faisait venir au parloir, sa mère tâchait de l'apaiser et de le consoler, mais on remarquait qu'il s'en allait à reculons, même dans la rue, les yeux fixés vers les croisées du monastère jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. La mère avait le cœur brisé à la pensée du dou-